

1. Un grand enfant

Ceci est l'histoire d'une fraction de la vie d'un individu, docteur en physique des particules, qui avait enseigné pendant quelques années à la Faculté des Sciences sans n'avoir jamais rien récolté des lauriers et de la reconnaissance qu'il estimait lui être dus grâce à, disons le mot, ses bricolages.

Au lieu de quoi il passait son temps à préparer des TP à des étudiants de première année, incapables de réparer une prise électrique ou de préparer la manip la plus triviale pour mettre en évidence la dualité onde-particule.

Pour tout dire, cela n'allait pas fort pour lui. Son maître de thèse n'arrivait pas à le faire se concentrer sur le sujet qu'il lui avait finalement imposé en lui tordant le bras. Le thésard aurait d'ailleurs eu du mal à en préciser le domaine. Ce n'était pas cela qui l'intéressait, un point c'est tout.

Un autre que lui eut été sacqué sans ménagement depuis longtemps, n'eussent été, précisément, ses qualités de bidouilleur génial qui arrivaient à ridiculiser les restrictions budgétaires avec des épingles à nourrice, des Cocottes minutes récupérées ou des pinces à linge.

En effet, sa thèse n'avancait pas. Ses interventions en urgence dans un laboratoire ou dans le fouillis inextricable du réseau intranet de l'Université que l'administration n'utilisait que pour partager l'imprimante hors d'âge de l'établissement, ne lui en laissaient guère le temps et cela ne le contrariait pas.

Enfin, prenant de l'âge, il avait tendance à n'accorder que peu d'importance à ce qui paraissait essentiel pour le jury devant lequel il aurait dû soutenir sa thèse.

De fait, à quarante balais passés, il s'habillait encore comme un ado révolté de dix-huit ans. Mais ce qui lui aurait donné l'air branché, en eût-il eu vingt de moins, faisait maintenant crade et négligé. Cet homme était marié. Il n'était guère plus âgé que son épouse et celle-ci avait été son étudiante. Pourtant, elle n'avait pas pris le

même chemin que lui mais l'avait rattrapé, dépassé et avait franchi ce qu'elle pensait être la ligne d'arrivée alors que lui baguenaudait encore sur les chemins de traverse : elle était professeur agrégée de physique dans les classes préparatoires du lycée local, qui avait une solide réputation dans la formation des futurs ingénieurs.

De leur mariage, était né un enfant : lui. Cela le satisfaisait pleinement et il en allait de même pour son épouse, du moins pour ce qu'il en savait car il n'imaginait pas qu'il pût en être autrement.

Celle-ci était pour lui la compagne idéale. Elle seule avait les capacités pour le suivre dans ses fumeuses explications matinales, lorsqu'il tentait de lui expliquer où l'avaient mené ses élucubrations nocturnes.

Du moins savait-elle poser la question pertinente, faire la remarque judicieuse, opposer l'argument frappé au coin du bon sens, même si son esprit voguait à des années lumières du sien et croisait parmi des galaxies bien plus prosaïques comme l'élaboration de ses cours, une nouvelle stratégie pédagogique, le prix de ses leçons particulières, les travaux d'aménagement de leur maison ou la destination de ses prochains congés.

Le sujet qui hantait jour et nuit l'esprit de notre vieil adolescent était la réaction nucléaire à basse énergie, appelée aussi fusion froide.

Les expériences de Martin Fleischmann et Stanley Pons avaient marqué un tournant dans sa vie et l'avaient orienté vers la physique nucléaire.

Mais l'eau lourde sent le soufre, tous les alchimistes vous le confirmeront, et on ne s'était pas privé de le lui faire savoir dans les milieux universitaires.

Alors il bidouillait ses expériences en suisse, sous le manteau, sans en parler à quiconque sinon à son épouse qui était loin d'imaginer ce qu'il en était réellement de ce qu'elle pensait n'être qu'une marotte, pour ne pas dire une obsession malsaine.

Un autre que son époux eut-il proféré le dixième de ce qu'elle

entendait chaque matin depuis quinze ans, elle lui eût conseillé d'aller consulter en psychiatrie.

Mais la routine, l'habitude, la surdité mentale derrière laquelle elle se cachait pour prendre son petit déjeuner tranquille sans contrarier son époux, tout ceci avait fait que ce dernier lui paraissait normal. Chiant mais normal. Normalement chiant pour un prof de fac au rabais et un chercheur raté.

La fusion nucléaire était pour elle un domaine familier et elle suivait avec intérêt les avancées des recherches sur la production d'énergie dans un tokamak. Elle en savait en tout cas suffisamment et aurait dû en conclure que son époux était tombé sur la tête, conclusion à laquelle elle ne parvint jamais pour ne pas se compliquer la vie.

Elle était pourtant loin d'imaginer jusqu'où il avait conduit ses expériences ni le niveau qu'elles avaient atteint. Elle était à mille lieues de réaliser qu'elle avait partagé la couche d'un génie et que parfois la science nous fait la farce de cacher ses mystères les plus profonds dans le placard aux casseroles.

Mais voilà qu'un jour elle décida de lui laisser la maison et de partir trois semaines en vacances entre copines ou avec un coquin, je laisse cela à votre discrétion.

Pour faire court, elle s'absenta de la maison et il ne se demanda pas où et avec qui elle partait. L'important c'est qu'il devenait, pendant trois semaines, le maître des lieux ou plutôt celui de la paillasse de la cuisine et du placard aux casseroles.

Pendant tout ce temps il ne reparut plus. Normal, c'étaient les vacances universitaires et les seuls amis qu'il fréquentait étaient ceux de son épouse. Dès qu'elle fut partie, ils firent silence radio.

Les voisins ne se doutèrent de rien quand ils virent des fourgonnettes livrer des bouteilles d'air comprimé qui contenaient en fait de l'hydrogène, mais allez faire le distinguo.

Ils ne s'émurent pas d'avantage quand il régna soudain dans le quartier des odeurs de sulfure d'hydrogène. Ils en attribuèrent la

cause au collecteur d'égouts qui avait tendance à conserver ce qu'on lui confiait.

Ils pestèrent en se bouchant le nez, fermèrent leurs fenêtres et vaporisèrent des aérosols désodorisants.

Cependant, ils furent quand même surpris quand la foudre tomba sur la maison voisine et, surtout, quand elle y tomba derechef la nuit suivante.

– Ce n'est quand même pas de chance, dit la voisine à son époux, deux soirs de suite et il n'y a même pas d'orage !

– On devrait peut-être aller le réconforter !

Ils allèrent frapper à son huis. Ils durent le faire plusieurs fois et de plus en plus fort pour finalement l'entendre hurler qu'il n'avait besoin de rien et de repasser quand son épouse serait là.

Ils repartirent en maugréant qu'on ne les prendrait plus à s'inquiéter de leur voisin, qu'il aille se faire lanlaire.

Puis, il y eut cette soirée qui réunit tous ces phénomènes simultanément.

La foudre tomba sur la maison de leur voisin et ils dirent : “ c'est bien fait ! ”.

Ils étaient assis côte à côte sur leur canapé devant le journal télévisé quand une épouvantable odeur d'hydrogène sulfurée se répandit dans la pièce.

Ils se regardèrent mutuellement d'un air de reproche mais au moment où se faisait jour leur innocence et où ils allaient faire le lien avec le météore qui avait frappé le voisin mauvais coucheur, les ampoules brillèrent d'une lumière inhabituellement forte avant d'exploser, tandis que leur téléviseur se mettait soudain à fondre et à couler sur le tapis.

Dans le noir complet qui succéda, ils purent entendre l'agonie de leur machine à laver qui semblait sautiller à cloche pied en râlant sur le cycle essorage.

Ils se précipitèrent aux fenêtres en se fracassant les tibias sur la table de verre qui leur barrait le chemin.

Dehors, régnait une obscurité dense, sauvage et primitive, telle qu'ils n'en avaient jamais vue de semblable, en ville tout au moins, et l'odeur était épouvantable.

Un silence phénoménal écrasait la rumeur de la circulation comme si même les voitures avaient été prises dans une masse de béton frais où se perdait la lueur des phares.

De la maison d'à côté leur parvinrent des vociférations démentes et ils se dirent que c'était bien fait. Qu'auraient-ils pu faire ?

Au loin, des chiens hurlaient. Ils refermèrent leur fenêtre, vaporisèrent l'aérosol désodorisant et allèrent se coucher. La soirée était pliée : la télé était HS.

Le lendemain, ils apprirent par les journaux et le bouche à oreille que la foudre était tombée sur le poste 60kV qui alimentait la ville.

La Compagnie d'Électricité était en train de réparer les dégâts, des générateurs seraient installés aux endroits stratégiques pour fournir de l'énergie aux clients prioritaires, cela pouvait bien durer une bonne semaine.

Le lendemain soir, ils ouvrirent leur fenêtre dans l'obscurité de la nuit pour voir qui étaient ces mystérieux clients prioritaires pour lesquels on installait des générateurs.

Ils ne furent pas étonnés de voir que la maison d'en face, celle de notre génie, était éclairée a giorno et que la sono d'une chaîne Hifi dégueulait à fond la Marche Hongroise de la Damnation de Faust d'Hector Berlioz.

L'amplitude et la fréquence du son enflaient et décroissaient comme une houle, depuis un sourd et lent grommellement de jeteur de sort jusqu'au paroxysme d'un hurlement nasillard et précipité.

– Ça ne se passera pas comme cela, grinça le voisin.

Il alla décrocher son téléphone comme on va décrocher son fusil pour régler son compte à un mauvais coureur. Mais c'était pour se plaindre à la direction régionale de la Compagnie d'Électricité de ce qu'il ne voyait rien de prioritaire dans le cas du client qui habitait en face, prof de fac au rabais et chercheur raté.

– ...je vous certifie que nous n'avons pas de générateur électrique

dans ce quartier ! Les clients prioritaires sont les Services Publics !

– Et moi je vous dis qu’il a la lumière, c’est éclairé de partout ! Il fait marcher son poste, on l’entend jusque dans la rue !

– C’est qu’il doit avoir un générateur personnel !

– Ah bon ? Je vais aller vérifier !

La nuit suivante, alors qu’il n’y avait pas de musique, le voisin profita de ce qu’on y voyait comme en plein jour dans le jardin d’en face pour aller guetter le ronronnement d’un générateur à moteur.

Mais de ronronnement, point. Uniquement les psalmodies hébétées d’un imbécile bon pour l’asile et le sifflement d’une Cocotte-minute. Il ressentit comme un frisson qui lui courut sur l’échine et rentra fissa chez lui.

Les jours suivants, il put suivre les avancées de la Compagnie d’Électricité dans sa campagne de réparation en observant les compteurs de façade éclatés et grillés qui étaient peu à peu remplacés par des compteurs neufs.

À la fin de la semaine les réparateurs furent dans sa rue. Le vendredi soir il alluma la télé, il avait eu tout le temps d’en acheter une autre, et but le champagne avec son épouse.

Le samedi matin, en sortant pour faire son jogging, la Damnation de Faust se répandait dans la rue par les fenêtres ouvertes de la maison voisine.

Comme il approchait pour dégueuler sa façon de penser, il constata que le compteur électrique de notre génie n’avait pas été remplacé et qu’il pendait toujours comme un moignon calciné en dehors de l’armoire électrique.

– Attends un peu que ta femme rentre de vacances, ça ne va pas être la même musique ! ricana-t-il in petto.

Le dimanche matin l’épouse rentra de vacances. Ses copines, ou qui que ce fut qui conduisait la voiture, la déposèrent devant sa porte avec ses bagages. Elle s’avança dans l’allée du jardin et son mari ouvrit la porte et vint à sa rencontre.

– J’ai une surprise pour toi !

– (aïe aïe aïe !), pensa-t-elle.

– La fusion froide... Ça marche !

Il l’étreignit, la souleva de terre et la fit tourner. Ça marche, ça marche, ça marche ! Vient vite voir !

– Qu’est-ce qui s’est passé avec le compteur électrique ? On dirait la foudre !

– Laisse, ce n’est rien...

Il la mena dans l’entrée, hésita et lui demanda de fermer les yeux.

– C’est le foutoir, c’est ça ?

– Non, c’est pour te faire la surprise...

Il la mena les yeux fermés devant la porte de la cuisine qu’il ouvrit d’un coup, d’un geste ample et théâtral.

– Tin tin tiin..., trompeta-t-il.

Dans le milieu de la pièce sa Cocotte-minute en acier flottait en lévitation au-dessus d’un tore métallique dans lequel elle reconnut son moule à baba retourné.

L’appareillage semblait habité de ses propres préoccupations, grommelait, bourdonnait, sifflait en glougloutant comme un possédé qu’il aurait fallu exorciser et qui n’y mettait pas du sien.

Dans l’appareillage électrique branché sur le dispositif, elle reconnut un ampèremètre qui indiquait que de l’énergie était produite. À côté de l’ampèremètre était disposé un rhéostat dont elle s’approcha pour le manœuvrer, machinalement.

– N’y touche pas malheureuse, j’ai fait sauter les plombs de toute la région en le calibrant ! Tu vois, je n’étais pas fou pendant toutes ces années où tu croyais que je ne foutais rien : la fusion froide, ça marche ! s’exclama-t-il avec un tremblement de Prix Nobel dans la voix.

– Oui, ça marche, ça marche, tu as bien travaillé, concéda-t-elle froidement, mais tu as vu un peu l’état où tu m’as laissé la cuisine ?